

Prochain dossier :
Spécial Brexit

livre



Débat. Pourquoi la France crée-t-elle moins d'emplois privés que ses voisins ?

Un scepticisme des chefs d'entreprise

Jean-Michel Six
Chef économiste
chez Standard & Poor's

Le solde entre création et destruction d'emplois dans le secteur privé s'est élevé à 42 000 en France en 2014 et 2015, alors que, sur la même période, l'Italie a généré 391 000 emplois, l'Allemagne 504 000, et l'Espagne 783 000. Ce décalage est complexe à expliquer, mais on peut souligner deux causes principales.

D'abord, si la France crée moins d'emplois privés en phase de reprise, c'est aussi parce qu'elle en détruit moins en période de crise. En 2012 et 2013, 35 000 emplois net ont été perdus, soit un nombre nettement plus limité qu'en Espagne et en Italie. Notre économie est donc frappée par une certaine inertie, à la hausse comme à la baisse, en raison de son modèle social qui

amortit les à-coups de conjoncture.

La deuxième explication tient au scepticisme des chefs d'entreprise à l'égard des mesures présentées pour relancer l'emploi. Beaucoup doutent de leur pérennité, ce qui ne les incite pas à embaucher. Pour preuve, le CICE et les allègements de charges produisent leurs effets seulement cette année, soit trois ans après leur mise en œuvre. En Allemagne, la confiance est plus forte – les lois n'étant jamais remises en question –, donc les chefs d'entreprise peuvent construire des stratégies de long terme.

Il existe d'autres explications, plus marginales : le niveau du salaire minimum, la législation sur les licenciements insuffisamment souple ou la difficulté de passer d'un CDD à un CDI. Le niveau du déficit public joue aussi, les chefs d'entreprise anticipant une pression fiscale accrue lorsque les dépenses de l'État augmentent.

Recueilli par Séverin Husson

Une préférence pour les salaires

Denis Clerc
Économiste, fondateur
de la revue « Alternatives
économiques »

La croissance, actuellement plus faible en France que dans la moyenne des pays voisins, est la première raison de la moindre création d'emplois, mais cela n'explique pas tout. Dès le déclenchement de la crise, en 2008, l'Allemagne a mené une astucieuse politique de chômage partiel pour absorber la baisse d'activité. Les entreprises industrielles ont donc conservé leur main-d'œuvre, avec une part des salaires prise en charge par la collectivité. Quand la reprise s'est esquivée, les entreprises sont reparties.

En France, cette politique a trop rarement été mise en œuvre, ce qui a entraîné des licenciements et des dépôts de bilan. Environ 460 000 emplois ont été détruits

dans l'industrie manufacturière entre 2008 et 2015. Or il est difficile de se relancer quand une partie du support industriel a disparu. On mise maintenant sur le développement de l'économie numérique, mais elle crée moins d'emplois que la « vieille » industrie.

Il y a une autre raison typiquement française, c'est la préférence pour les salaires. La crise a fait chuter le taux de marge des entreprises à un niveau très bas – ce dont ne se sont pas rendu compte les syndicats, qui ont continué à négocier des hausses de salaires et la préservation des emplois. Dans un contexte financier très contraint, ces augmentations ont donc absorbé l'essentiel de la valeur ajoutée qui restait – ou qui a été récupérée à partir de 2013 – au détriment de l'investissement et de la création d'emplois. Un phénomène d'autant plus vrai dans les petites entreprises, celles qui sont le plus à même d'embaucher.

Recueilli par Séverin Husson

L'épopée des verriers d'Albi

D'Olivier Boudot. Collection
« Mémoires d'hommes,
histoires d'entreprises »,
Éd. Anabole. 168 p. 29 €

C'est à la découverte d'une formidable aventure industrielle et humaine que nous convie ce beau livre. Une épopée singulière parce que atypique et en même temps si actuelle.

Elle commence en janvier 1896, quand, « pelles et pioches à l'épaule, des hommes à la mine entrepreneurs la grande aventure de la Verrerie ouvrière d'Albi ». Cette « cathédrale d'espérance », dont les murs ont été « bâtis de la chair des hommes et cimentés de sang et de larmes », selon les mots de Jean Jaurès, puise ses racines dans la grande histoire sociale de la France. Avant d'être reprise par Saint-Gobain, puis d'être vendue à un fonds d'investissement, la Verrerie d'Albi a en effet appartenu à ses syndicats et fut l'une des plus importantes coopératives ouvrières de production.

À partir d'archives remontant au début du siècle et de témoignages recueillis récemment par l'auteur, ce livre magnifiquement illustré raconte avec émotion la réussite de cette entreprise, fondée sur la construction d'un dialogue social fructueux, au-delà des clivages partisans. On y découvre la noblesse et la rudesse du métier de verrier, le questionnement de ces femmes et hommes, attachés à leur outil de travail, qui cherchent à s'adapter à toutes les mutations sans renier leurs valeurs de solidarité.

Bien entendu, cette épopée ne s'est pas faite sans heurts, sans compromis et même sans sacrifices, mais elle a su défier le temps : chaque jour, plus d'un million de bouteilles sortent encore de ses deux fours et le livre est doublement préfacé, par Jean-Louis Beffa, président d'honneur de Saint-Gobain, et par Mohammed Oussedik, secrétaire général de la Fédération CGT Verre et céramique. Cela prend un relief singulier par les temps qui courent.

Séverin Husson

L'objet. Solide et confortable, la célèbre veste Rosbras est toujours l'indispensable équipement des pêcheurs.

Guy Cotten poursuit son bonhomme de chemin

Les litres d'eau qui sont tombés du ciel ces dernières semaines ne lui ont fait ni chaud ni froid : le célèbre petit bonhomme jaune, imprimé sur les cirés Guy Cotten qui habitent les amoureux de la mer, en a vu d'autres depuis la création de la marque en 1964.

À l'époque, les cirés en coton enduit étaient lourds, peu confortables et peu solides. Guy Cotten et sa femme ont alors l'idée de mettre au point des vêtements d'un autre genre : jaunes pour être visibles, en nylon pour être solides, enduits pour être étanches.

La légèreté des vestes permet de doubler, voire de tripler, les épaisseurs. L'utilisation d'une fermeture à glissière et d'un rabat avec double velcro assure une étanchéité parfaite. En un temps record la veste Rosbras, premier vêtement conçu par le couple, devient la référence sur les ports du Finistère.

Pour asseoir l'identité visuelle de sa marque, Guy Cotten demande une décennie plus tard à l'affichiste quimpérois Alain Le Quernec de dessiner un logo. Avec des traits simples, facilement identifiables, l'artiste propose, sur fond noir, le fameux pêcheur jaune aux bras écartés.

Depuis, le succès ne s'est pas démenti. L'entreprise a réalisé un chiffre d'affaires de 14 millions



Les vestes Guy Cotten sont exportées dans 25 pays. Guy Cotten

d'euros en 2015, en hausse de plus de 13 % par rapport à 2012, et elle exporte dans 25 pays (Europe mais aussi États-Unis, Australie, Japon ou Maroc).

Implantée à Trégunc, près de Concarneau, elle emploie 250 personnes, dont 140 en France et une centaine à Madagascar où a été installé un atelier. « On souhaiterait tout fabriquer en France, mais nous avons face à nous des produits de production », explique Nadine Bertholom, qui dirige seule l'entreprise depuis le décès de Guy Cotten, son père, en avril 2013. Un jour de pluie. Séverin Husson